

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE  
DE PARIS

---

TOME CENT-NEUF

(2014)

FASCICULE 2

---



PEETERS  
PARIS – LOUVAIN  
2014

outillage, alimentation, pharmacie), puis les « mots grecs dont l'étymon est foncièrement sémitique » (mêmes rubriques). La deuxième partie, où l'on retrouve des *realia* alors qu'il semblait que seule la première dût traiter ces derniers, est intitulée « Nouvelles perspectives », et étudie diverses coïncidences formelles et sémantiques, puis certains mots commerciaux et maritimes, ensuite des mots relatifs aux ornements et à la médecine, enfin des « blocs sémantiques » relatifs aux objets confectionnés en treillis, à l'affliction, à la violence, à l'extraordinaire. J'avoue ne pas saisir le critère exact de cette division en deux parties.

Le souci pédagogique, tout à fait honorable, qui anime l'auteur entraîne une tendance à la prolixité et aux répétitions, notamment à propos d'imputations sémitiques de mots grecs qui ne sont pas parmi les plus convaincantes (notamment *kalathos* « sorte de panier », où le thêta du grec demeure difficile à expliquer, *koleon* « gaine », qui est rapproché d'un « sémitique » \**kulia* « testicule », *skhetlios* « funeste », rapproché de l'hébreu biblique *šihet* « faire le malheur de, détruire »).

Au chapitre des détails, « spirantalisés » (299) pourrait être remplacé par « spirantisés » ; « hass. », probablement « hassaniyya » (arabe mauritanien) ne figure pas au tableau des abréviations; enfin, les mots d'Isaïe (21, 3) *na... ave-ti mi-šmoa...* que MM traduit par « je suis bouleversé pour entendre » (sens étrange, puisque dans ce passage, un énorme ouragan du midi vient déferler sur la plaine, et qu'à moins d'être sourd,...) pourrait aussi bien être traduit par « je suis bouleversé d'entendre (cela) ».

Mais il s'agit de points mineurs. On peut, en général, considérer le livre de MM comme une contribution précieuse, bien argumentée et souvent convaincante, sur le problème ancien et controversé des emprunts sémitiques en grec.

Claude HAGÈGE  
Collège de France

- 
35. Fred C. WOUNDHUIZEN. — *The Liber Linteus. A Word for Word Commentary to and Translation of the Longest Etruscan Text*. Innsbruck, Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, 2013, 210 p.

Bien que l'approche comparatiste ne soit plus guère prisée par les spécialistes, F. C. Woudhuizen tente, depuis désormais de nombreuses années, de prouver que l'étrusque est une langue anatolienne et que la comparaison linguistique (notamment avec le louvite, qui est, d'après l'A., la langue anatolienne la plus proche de l'étrusque) permet de « traduire » l'intégralité des textes qui nous sont parvenus. L'ouvrage dont il est ici rendu compte tente d'apporter un argument définitif dans ce débat, en proposant la traduction intégrale du plus long texte étrusque connu à ce jour, le calendrier rituel inscrit

sur les bandelettes de la Momie de Zagreb ou *Liber linteus* (environ mille deux cents mots) selon les principes exposés dans le précédent ouvrage de l'A. (*Etruscan as a Colonial Luwian Language*, Innsbruck, 2008). On notera que ce nouveau livre consacré au *Liber linteus* (désormais abrégé sous le sigle *LL*) apparaît à la suite de deux autres monographies récentes<sup>1</sup>, dont l'A. tient d'ailleurs très inégalement compte, et offre un témoignage supplémentaire de l'intérêt renouvelé pour cet important document.

L'ouvrage, relativement bref, compte tenu des redites qu'on y trouve, comprend six sections :

- une introduction (p. 11-28), où l'A. aborde peu les questions de méthodes, se contentant de renvoyer à ses travaux antérieurs, mais propose plutôt diverses listes (liste des divinités — ou prétendues divinités —, liste des titres religieux, listes des actes rituels qu'on trouve dans le texte, ainsi que la liste des émendations qu'il propose). On notera que ces dernières, fondées essentiellement sur celles que fait L. B. van der Meer dans sa monographie, sont contestables. On renverra plutôt le lecteur à l'ouvrage de V. Belfiore, *op. cit.*, en particulier p. 27-45, qui constitue certainement la synthèse la meilleure et la plus à jour sur notre compréhension de ce texte ;
- un commentaire du texte, divisé en sections (p. 29-134). Il s'agit naturellement de la partie centrale de l'ouvrage ;
- un tableau étymologique (p. 135-147), où sont convoqués tour à tour et par ordre d'importance le louvite hiéroglyphique, le lycien, le lydien, le lemniens, le grec, le latin et l'italique (qui font l'objet d'une liste commune), le phénicien et même le celtique ;
- un excursus morphologique (p. 149-164) ;
- une traduction intégrale du texte (p. 165-188) ;
- la fin de l'ouvrage comporte enfin un index, une bibliographie et une série de *corrigenda* à l'ouvrage de 2008 de l'A.

Malheureusement, ce nouvel *opus* ne corrige pas les défauts des précédents travaux de l'A., et l'on y retrouve les travers qui sont typiques de ce type d'approche<sup>2</sup> : en premier lieu, une information lacunaire et hautement sélective. La bibliographie rassemblée en fin d'ouvrage, comprenant moins de 50 titres dont dix de l'A. lui-même, ne contient aucune des contributions des plus grands spécialistes de la langue étrusque de ces dernières décennies : l'A. ne cite aucun des travaux de K. Olzscha, qui a pourtant consacré la plupart de ses articles au *LL*, ni de L. Agostiniani ou H. Rix — hormis

1. Lammert Bouke VAN DER MEER, *Liber Linteus Zagrabensis. The Linen Book of Zagreb, A Comment on the Longest Etruscan Text*, Louvain-Dudley, 2008 ; V. Belfiore, *Il Liber linteus di Zagabria. Testualità e contenuto*, Pise-Rome, 2010.

2. Voir, sur les problèmes posés par la méthode « comparatiste » dans l'histoire de l'herméneutique étrusque, Luciano AGOSTINIANI, « Contribution à l'étude de l'épigraphie et de la linguistique étrusque », *Lalies* 11, 1992, p. 60-62.

leurs éditions de textes étrusques<sup>3</sup> —, qui sont pourtant à l'origine de nos principales acquisitions récentes sur la langue étrusque. Bien entendu, l'A. peut tout à fait légitimement être en désaccord avec tout ou partie des thèses soutenues par ces savants, mais il reste significatif que ces travaux ne soient ni commentés, ni critiqués, ni même cités. De même, l'A. affirme avoir tenu compte de la monographie de V. Belfiore, mais il ne l'utilise qu'incidemment et sur des points de détail (par ex., p. 55, sur l'hypothèse qu'étr. *cemna* soit en rapport avec lat. *geminus*), et ne cite jamais les conclusions de la savante italienne, quand elles sont en contradiction avec ses propres hypothèses.

Je n'ai certes pas la compétence de juger de la qualité de l'information de l'A. sur les langues anatoliennes ; en revanche, on ne peut que déplorer le manque de rigueur dont il fait preuve dans le traitement des données étrusques. Comme il serait vain de passer en revue le détail des points contestables ou faux de l'ouvrage, compte tenu des réserves que j'ai déjà exprimées, je me contenterai de souligner deux défauts de méthode qui me semblent rédhibitoires.

Le premier — et c'est le défaut le plus évident de ce livre — est, comme on vient de le voir, son ignorance (volontaire ou non) des dernières acquisitions de la recherche (v. p. 102 et *passim*, où il tient encore *cepen* pour une désignation étrusque du prêtre, alors qu'il s'agit probablement d'un déterminant du nom ou d'un adjectif). Mais ce n'est pas le plus grave : le second défaut de ce livre est l'inconséquence de l'auteur dans ses propres analyses. Par exemple, il interprète correctement, p. 55, le mot étr. *ais/ais* comme signifiant « dieu » — quoiqu'on ne puisse le suivre quand il propose d'en faire une forme d'un cas oblique. Cette identification sémantique est juste, car elle est confirmée, outre par l'analyse contextuelle, par une série de gloses (l'A. ne cite que *TLE* 804, mais d'autres sources confirment cette équivalence) ; mais étonnamment, l'A. ne fait pas de la forme *aiser* et de ses dérivés (comme son gén. pl. *aiseras*) des formes fléchies d'*ais*, mais veut y voir un théonyme (« Asherah » ; voir, par ex., pp. 54 ou 63). En réalité, il s'agit bien du même mot, la variation de la sifflante (*ais/ais*) étant, dans la rédaction du *LL*, un phénomène purement graphique, et n'entraînant aucune conséquence phonologique<sup>4</sup>. D'ailleurs, l'A. lui-même traduit l'occurrence *ais* en *V.18* (p. 62) par « the god », ce qui montre bien qu'il ne considère pas que les formes *ais* et *ais* constituent une paire minimale. Mais bien entendu, la présence dans le *LL* d'un théonyme d'origine anatolienne est nettement plus utile pour l'A. et le pousse, semble-t-il, à faire ce double traitement.

Cette étude sur le *LL* pèche donc par un apriorisme généralisé, qui conduit malheureusement l'A. à tenir des positions indéfendables : ainsi fait-il de *thui*, mot unanimement — et depuis le XIX<sup>e</sup> siècle ! — considéré comme un adverbe déictique de lieu (« ici ») grâce à ses nombreuses occurrences dans

3. Luciano AGOSTINIANI et Francesco NICOSIA, *Tabula Cortonensis*, Rome, 2000 ; Helmut RIX (ed.), *Etruskische Texte*, 2 volumes, Tübingen, 1991.

4. Cf. Valentina BELFIORE, *op. cit.*, p. 50.

les formulaires funéraires (type *thui cesu : hic iacet*), une forme verbale (P3 présent-futur act. en *-i*), uniquement parce qu'il tient à retrouver en étrusque un avatar de la racine i.-e. *\*d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-* « poser, placer » (cf. p. 111). Mais l'A. ne se soucie pas de chercher d'autres correspondants phonétiques ni d'expliquer la forme étrusque, dont il fait, selon les besoins de sa cause, tantôt une forme d'indicatif, tantôt une forme d'impératif. De même, le numéral *thu(n)* ne peut être, conformément à la lecture indo-européaniste de l'A., que le numéral de rang 2, alors qu'il est hors de doute aujourd'hui qu'il s'agit du numéral de rang 1. Je crains qu'il ne soit inutile de multiplier les exemples : l'A. ne fait que reproduire les défauts de tous ses prédécesseurs qui ont naïvement voulu appliquer à l'étrusque une clé de déchiffrement comparatiste. Le lecteur n'apprendra ainsi rien sur le *LL* ou sur l'étrusque à la lecture de ce livre.

Gilles VAN HEEMS  
 Université Lumière — Lyon 2  
 UMR HiSoMA

---

36. Christian TOURATIER. — *La fibule de Préneste*. Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2013, 274 p.

Christian Touratier (CT), bien connu pour ses recherches en (morpho-) syntaxe, phonologie, et morphologie synchronique du latin, ainsi que pour ses travaux de linguistique générale, fait à ses lecteurs la surprise d'une monographie consacrée à la fibule de Préneste. Le vénérable objet, qui porte l'une des plus anciennes inscriptions latines (*manios med vhevhaked numasioi*, en transcription simplifiée), a été tenu pour un faux par différents chercheurs. Aux nombreux auteurs mentionnés par CT qui ont exprimé des doutes ou émis un avis défavorable sur la fibule, ajoutons encore Adiego (1997 : 58, 66) et surtout Sihler (1995 : 21, 59, 258), dans son manuel. Le plus farouche adversaire de l'authenticité était l'universitaire italienne Margherita Guarducci (1980).

Les soupçons tiennent en grande partie aux déclarations contradictoires de Wolfgang Helbig, qui, avec Ferdinand Dümmler, avait présenté la fibule au monde savant en 1887. Pour rendre compte de ces incohérences, il faudrait admettre que, du vivant de différentes personnes qu'il souhaitait couvrir, Helbig ne se serait pas cru autorisé à rendre public ce qu'il savait de la provenance de la fibule. Comme l'explique CT (avec une argumentation *pro et contra* détaillée), deux types de considérations démontrent que le texte de la fibule n'a pas pu être élaboré avant 1886 par un faussaire : dans le verbe, la syllabe du redoublement est séparée du radical par trois points, et le phonème /f/ est noté au moyen du digramme <vh>. Or, pour ces deux caractéristiques, le faussaire imaginaire ne possédait pas de parallèles à cette époque. En outre, des expertises scientifiques démontreraient, selon CT, que le support